

CHAPITRE XII.

Romans.

Quand la guerre appelait les chevaliers en campagne, que faisait, seule dans le manoir, privée des cercles brillants et des fêtes retentissantes, la docte châtelaine ? Elle lisait. Voici les romans, nombreux, variés, anciens, nouveaux : les uns plus sévères et plus religieux, œuvre politique de l'Église ; les autres plus mondains et plus libres, brillantes et délicates créations des trouvères ; dans ceux-ci la peinture fidèle des mœurs contemporaines sous des noms antiques ou fabuleux, des aventures merveilleuses pour enchanter l'imagination, de piquantes intrigues, de pures ou de lascives amours, et partout, soit pratiquées, soit exprimées, les maximes généreuses de la chevalerie et des cours d'amour, partout cette fine étude du cœur humain.

La châtelaine fait appeler son clerc pour lui lire : « Qu'apportez-vous, savant clerc, qui puisse dissiper ma tristesse ? Car c'est hier, vous le savez, que

mon époux partit pour guerroyer, et mon chevalier aussi.

— Dame, voulez-vous entendre la merveilleuse chronique de l'archevêque Turpin, que Sa Sainteté le pape Calixte II approuva et reconnut authentique en l'an 1122 de notre Seigneur Jésus-Christ? C'est un livre pieux et édifiant. Vous y verrez comment saint Jacques apparut au grand empereur Charlemagne, et lui dit d'aller le venger des outrages des Sarrasins, ce que fit le puissant empereur. Vous y verrez les prouesses du chevalier Roland, son neveu, qui combattit seul avec le géant Ferragus; et le combat fut si terrible qu'il fallut le suspendre; et, Ferragus s'étant endormi, le courtois Roland lui mit sous la tête une pierre en guise d'oreiller. Ferragus s'étant ensuite éveillé, Roland voulut le convertir, et discuta avec lui sur la foi; mais, comme il n'était point clerc, il n'y réussit point, et il fut convenu qu'ils se combattraient de nouveau et que la foi du vainqueur serait la vraie foi. Rude fut le combat, et Roland courait un grand danger, quand il eut l'idée d'invoquer la Vierge, qui lui donna la victoire. Et la foi chrétienne fut ainsi reconnue la vraie sur celle de Mahomet.

— Et dites-moi, bon clerc, y eut-il de beaux coups de lance entre Roland et le géant Ferragus?

— Dame, Roland et le géant Ferragus ne com-

battaient point avec l'épée et la lance, mais avec des bâtons et des pierres, comme les saintes Écritures nous racontent du jeune David et du géant Goliath.

— Bon clerc, j'eusse voulu voir deux si nobles chevaliers se combattre à beau fer de glaive et à bonne tranchante épée. N'est-ce point votre avis, gentil page?

— Dame, je ne pense point que le preux Roland fût si prompt à quitter sa bonne Durandal pour combattre avec un bâton comme un vilain, et m'est avis que le saint archevêque voulut plutôt édifier les fidèles par une pieuse histoire que raconter des choses vraies. Car qui peut douter que Roland n'ait été un chevalier accompli? Les chansons des trouvères nous disent assez qu'il était vaillant et impétueux; et ce ne sont point des contes inventés à plaisir, mais véritables histoires écrites d'après la docte chronique des gestes des Français. Voyez comme le célèbre trouvère Turold le représente fier et hardi quand le traître Ganelon, ainsi qu'il en est convenu avec Marsile, roi des Sarrasins, lui a fait donner le commandement de l'arrière-garde, et comme il jure que Charles, le roi de France, n'y perdra rien, ni palefroi, ni destrier, ni mule, ni mulet, avant qu'on l'ait gagné à la pointe de l'épée; et quand Charles offre de lui laisser la moitié de son armée, comme

il refuse et ne veut garder avec lui que vingt mille braves Français et les douze pairs. « Quant à vous, lui dit-il, passez les ports en toute sécurité; car, tant que je vivrai, vous n'aurez nul homme à craindre. » Et, après que Charles s'est éloigné, lorsque Olivier, monté sur un pin, aperçoit l'armée des Sarrasins toute resplendissante de casques ornés d'or, d'écus et de hauberts ciselés, d'épieux et de gonfanons en si grand nombre, qu'il en est tout étourdi et qu'il dit à Roland : « Compagnon Roland, sonnez de votre cor, Charles l'entendra et reviendra avec son armée; » voyez de quel courage Roland s'y refuse : « Je ferais l'action d'un lâche, et dans la douce France je perdrais toute ma gloire. Bientôt je vais frapper de grands coups avec Durandal, et la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la poignée. Malavisés sont ces félons païens de venir au port de Cerdagne, car je vous assure qu'ils sont tous destinés à mourir. — Compagnon Roland, répète Olivier, sonnez de votre olifant. — Pour Dieu point ne le ferai, répète Roland, et ne sera point dit que pour des païens j'aie fait sonner mon cor... » Voici la grande bataille; oh! n'est-ce pas plaisir, dame, de les voir se combattre si vaillamment, comme les représente cette belle miniature à la marge de ce livre? Voici Roland, voici Olivier, voici le duc Sam-

son et Engelier de Gascogne; voici le seigneur Anséis et le vieux Gérard de Roussillon; voici le vaillant archevêque Turpin, qui fit plus de prouesses que n'en fit jamais tonsuré chantant la messe. Oh! comme ils frappent! comme ils détruisent les Sarrasins! Gardez-vous, vaillant Engelier, voici Climborins le Sarrasin sur son coursier Barba-mouche, qui fond sur vous. Dieu! Engelier est mort et les Français gémissent. Hélas! voici le duc Samson qui tombe à son tour, mais il est bien vengé. Roland fond sur le païen Valdabrun; il a rompu son épieu en quinze coups et brandit dans sa main sa terrible Durandal; il fend le bouclier orné d'or, la tête, la cuirasse, le cavalier, la selle et le cheval. Certes, le beau coup! Dame, voilà qui est bien frappé! Hélas! la bataille tourne mal. Ils tombent, les chevaliers français! Roland se décide à sonner du cor. Un sang clair lui sort par la bouche et ses veines manquent à se rompre. On l'entend à trente lieues. Charles, qui passe les ports, l'entend et s'inquiète. « Vous êtes vieux et vos cheveux sont blancs, lui dit Ganelon. Vous parlez comme un enfant. Ne connaissez-vous pas l'orgueil de Roland? pour un lièvre il va cornant tout le jour, et maintenant il se moque de ses pairs.... » O le traître Ganelon! Dame, il fut justement puni, quand il fut pendu à Aix avec trente de ses parents. Charles a été averti par un songe, et ne

croit point le traître, mais il arrivera trop tard. Voici Gerin et Gérard qui tombent, et Olivier lui-même, attaqué lâchement par derrière, est transpercé d'un épieu. Dieu! qu'il est vaillant! Tout transpercé qu'il est, il devient plus terrible, il brise avec son épée Hauteclère les bras et les jambes, les têtes et les côtes de tout ce qui l'entoure, et il crie encore à voix claire et sonore: « Mont-joie! » Les Sarrasins sont en fuite; Roland en fait fuir cent mille devant lui, et le roi Marsile avec eux. Il combat à pied, car son bon coursier Vaillantif a reçu vingt blessures. Hélas! Olivier est mort, les douze pairs sont morts, l'archevêque Turpin est couché sans force. Roland seul, épuisé de fatigue et de blessures, est encore debout. Ce fut une pieuse idée du noble comte d'aller chercher, sur le champ de bataille, les corps des douze pairs, et de les ranger autour du vieil archevêque pour qu'il les bénît. Voyez, il pleure, le vieil archevêque, parce qu'il ne peut plus remuer; il lève la main, et les bénît et dit: « Vous fûtes malheureux, seigneurs. « Que Dieu puissant ait toutes vos âmes et les mette « en paradis parmi ses saintes fleurs. Ma mort me « donne bien de la tristesse, car je ne verrai plus le « grand empereur. » Et il meurt, ses belles mains blanches croisées sur sa poitrine. Le noble comte aussi sent bien venir la mort; mais il veut mourir plus près de l'Espagne, pour que ceux qui le trou-

veront disent : « Voyez comme il fut vaillant ! » Tout faible et mourant, il se dirige vers un tertre élevé, ombragé d'un bel arbre, et tombe évanoui sur l'herbe verte, tenant d'une main son olifant et de l'autre sa Durandal. Ah ! certes, il les tenait bien, quoique évanoui, et mal prit au païen qui, se dressant du milieu des morts, voulut y toucher en disant : « Le neveu de Charles est vaincu. » Le noble comte se réveilla soudain et lui fendit la tête. Il brise son olifant de cristal garni d'or. Il veut briser aussi Durandal. Ah ! la noble épée, et bien heureux le chevalier qui en possède une pareille ! aussi avait-elle été apportée par un ange à l'empereur Charles. Voyez, dame : Roland frappe le marbre, dix coups, vingt coups ; l'acier résonne, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche. Et le noble comte en est tout joyeux. « Oh ! Durandal ! que tu es belle, « brillante et claire ! Comme tu reluis et flamboies « au soleil !..... Oh ! Durandal ! que tu es belle et « sainte ! Que de reliques sont rassemblées sur ta « poignée d'or, et la dent de saint Pierre, et le sang « de saint Basile, et des cheveux de monseigneur « saint Denis, et une portion du vêtement de sainte « Marie. Il ne serait pas juste que les païens te pos- « sédassent, tu ne dois être qu'entre les mains d'un « chrétien ; non, vous n'appartiendrez jamais à un « lâche, vous avec qui j'ai conquis tant de terres « dont Charles, l'empereur à la barbe fleurie, est

« seigneur aujourd'hui. » Hélas ! voici la mort ; il se couche sur l'herbe, le noble comte, et place son épée sous lui ; et, tournant le visage vers l'Espagne, il confesse à Dieu ses fautes, se frappe la poitrine, et les anges descendent et emportent son âme en paradis. Dame, il me semble que le comte Roland fut un pieux chevalier, et mieux fit-il, m'est avis, pour l'empereur Charles et pour la foi chrétienne, avec sa bonne Durandal, qu'il n'eût fait avec des pierres et des bâtons.

— C'est bien parlé, gentil page, et le comte Roland fit sagement de penser à Dieu à sa dernière heure. Mais je ne vois point qu'il ait pensé aussi à sa dame ; et ne vous enseigne-t-on point, gentil page, qu'un bon chevalier doit *servir Dieu et sa dame* ?

— Il est vrai, madame, le comte Roland ne songea point, en mourant, à la belle Alde, sœur d'Olivier, qui lui avait été fiancée, et qui mourut de douleur en apprenant sa mort. Et en ceci il ne fut pas bon et amoureux chevalier. Mais oyez, dame, ce que disent chaque jour les prêtres, qu'aux temps passés les chevaliers étaient plus occupés de Dieu et moins d'amour ; ce qui me fait croire qu'ils étaient moins parfaits chevaliers ; car nul n'est bon chevalier sans l'amour : aussi ce sont là d'anciens écrits d'il y a plus de cent ans ; et les écrits et romans nouveaux sont bien différents, bien plus

courtois envers les dames , bien plus ornés d'amour et de doux langage.

— Lisez-moi , docte clerc , quelques-uns de ces romans nouveaux , de ceux où l'on ne parle plus du vaillant empereur Charles , toujours en guerre , mais de la gracieuse cour du fameux roi Artus.

— Dame , vous les lire tous serait difficile , et le jour n'y suffirait pas , car ils sont longs , et ils sont nombreux. Pourtant , voici l'aventure du saint Graal. Sachez que ce nom est celui dont les Provençaux désignent un vase. C'est donc l'histoire du saint Vase dont Notre Seigneur Jésus-Christ se servit pour la sainte Cène , quand il dit à ses disciples : « Ceci est « mon sang. » Un si précieux objet , comme vous le pensez bien , ne fut pas abandonné , mais les anges l'emportèrent au ciel et l'y gardèrent jusqu'à ce que parut sur la terre la lignée de chevaliers qui devait en avoir la garde. Titurel en fut le chef , et fonda en Gaule le culte du saint Vase. Il construisit pour le recevoir un magnifique temple , semblable à celui de Jérusalem , avec trois entrées principales , celle de la foi , celle de la charité et celle des œuvres. Par quoi le saint prêtre qui écrivit ce roman sous l'inspiration divine voulut signifier que nul n'y pourrait entrer s'il n'était bon chrétien. Et l'on appelait *templistes* les chevaliers préposés à la garde du temple , lesquels étaient obligés à une chasteté parfaite : l'un d'eux , qui se livra aux plai-

sirs charnels, fut affligé d'une plaie à la cuisse qui le faisait souffrir plus que la mort; aussi étaient-ils bien récompensés par la vue du saint Graal, qui leur causait une joie ineffable et les mettait comme en paradis. Le jour où ils avaient vu le saint Vase, ils ne pouvaient être ni tués ni blessés, ni frappés d'aucun malheur, et, dans les huit jours, ils pouvaient être blessés, mais non pas tués. Et vous comprenez combien étaient plus sages ces chevaliers *célestiens* qui se préparaient une éternité de bonheur dans le ciel que les chevaliers *terriens* livrés aux plaisirs d'ici-bas.

— Sagement dit, bon clerc; mais, pour ce jour, restons sur la terre, qui est si belle à voir. L'herbe pousse, la forêt se couvre de petites feuilles, les ruisseaux courent, les oiseaux chantent, l'air est doux et parfumé; tout brille, tout rit, tout vit, tout respire. Ah! qu'il ferait bon courre un cerf dans les halliers verts, ou quelque lièvre dans les vastes champs, si mon époux et mon chevalier étaient là. Cruelle guerre qui toujours, en cette belle saison du printemps, éloigne les chevaliers du manoir! Beau page, pour dissiper mon ennui, faites-moi quelque plaisant récit d'amour, ou de Lancelot ou de Tristan.

— Dame, Lancelot et Tristan ne furent pas, à la vérité, purs selon la loi des templiers; mais ils furent bons chevaliers selon le siècle, et ils

aimèrent tendrement. Et ce sont de bien plaisants livres que ceux où sont racontées leurs aventures. Ah ! quelle joie de voir comme ils furent heureux ensemble, Lancelot et la belle Genièvre, Tristan et la blonde Iseult, à la barbe du jaloux Arthur, roi de la Grande-Bretagne, et du jaloux Marc, roi de la Cornouaille. Merveilleuse à tous deux fut leur naissance ; car Lancelot fut enlevé au berceau par une fée, qui l'emporta au fond d'un lac et l'éleva dans les demeures souterraines, d'où il fut appelé Lancelot du Lac ; et ce fut en cherchant le roi Méliadus, son époux, qu'une fée lui avait ravi par amour, qu'Isabelle, sœur de Marc, roi de Cornouaille, enfanta dans la tristesse le fils qu'elle appela *Tristan*.

— Page, lisez-moi ce joli passage où la reine Genièvre donna un baiser à Lancelot.

— Oui, dame. Ce fut après que la fée l'eut amené à la cour du roi Arthur pour être reçu chevalier et qu'il eut remporté, sous une armure noire, le prix du tournoi. La reine, qui était curieuse de savoir qui était le vainqueur du tournoi, le prit par la main quelques jours après, dans un salon où il y avait grande compagnie, le fit asseoir près d'elle et lui demanda en riant s'il n'était pas ce vainqueur. Le roi Gallehaut, qui était présent, s'étant éloigné avec discrétion et ayant adroitement engagé une conversation générale parmi les dames et les

seigneurs, la reine pressait le bon chevalier, qui, par modestie, ne voulait pas s'avouer le vainqueur.

« N'êtes-vous pas celui qui, au tournoi, portait des
« armes noires et qui est demeuré vainqueur de l'as-
« semblée? — Non, madame. — N'êtes-vous pas ce-
« lui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehaut?
« — Oui, madame. — Par conséquent, c'est vous qui
« avez vaincu l'assemblée. — Je ne suis pas celui-là,
« madame. » Dame, mais Lancelot mentit.

— Il est vrai, beau page, et que cet exemple vous apprenne que, pour la modestie, le mensonge est permis aux chevaliers. Et le trouvère vous dit bien que la reine Genièvre, jugeant de la modestie de Lancelot, l'en estima davantage.

— Dame, la reine Genièvre était curieuse; car elle voulut encore savoir pour qui Lancelot avait fait les prouesses du tournoi. Il soupirait et ne répondait pas. « Parlez sincèrement, lui dit-elle; je ne puis
« douter que vous n'ayez combattu pour quelque
« dame ou demoiselle. Qui est-elle? Par la foi que
« vous me devez, dites-le-moi. — Ah! madame,
« je vois bien qu'il faut vous le dire. C'est... vous.—
« Moi? — Oui, madame. — Mais c'est pour la de-
« moiselle qui vous porta les trois lances que vous
« avez combattu, car je m'étais mise hors de cause.
« — Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais,
« et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de
« faire... — Combien de temps y a-t-il que vous

« m'aimez ainsi, reprit la reine après un silence.—
« Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier,
« quoique cependant je ne l'étais pas. — Parlez sin-
« cèrement : d'où vous est venu cet amour que vous
« avez mis en moi? — Si votre bouche n'a point
« menti, madame, c'est vous qui m'avez fait votre
« ami. — Mon ami? Et comment? — Souvenez-vous
« que, quand je pris congé de vous, je vins devant
« vous pour vous recommander à Dieu et vous as-
« surer que je serais votre chevalier en tous lieux;
« qu'alors vous me dites que vous vouliez que je
« fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces
« paroles je vous fis mes adieux et que vous me
« dites : *Adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce
« qui me rendra prud'homme si je dois le devenir,
« et, depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans
« ma mémoire à tous les grands dangers auxquels
« j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre tous
« mes ennemis; ce mot m'a servi de soulagement
« dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche
« au milieu de ma pauvreté... — Par ma foi, inter-
« rompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet,
« et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin de lui
« prêter le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit sou-
« vent à maint prud'homme sans savoir même ce
« que je disais... » Le pauvre Lancelot! comme il fut
durement traité! Et certainement il se trouvait mal
si le bon roi Gallehaut ne fût survenu et n'eût en-

gagé la reine à le réconforter un peu. Elle sut trouver sur ses lèvres un cordial plus puissant que claré et qu'hypocras, et, prenant Lancelot à l'écart, elle lui donna un baiser. Dame, Lancelot fut bien heureux !

— Il est vrai, gentil page, il fut heureux, mais il fut toujours vaillant, et, si son amour ne fut pas vertueux selon la chasteté, il le fut selon les actes chevaleresques. Voyez combien de prouesses fit Lancelot pour sa dame, combien de fois il vainquit les Saxons ennemis du roi Arthur, et par quelle valeur il triompha dans le tournoi de tous les chevaliers de la Table-Ronde ; voyez comme, de son côté, la reine Genièvre l'aimait d'un noble amour, et comme elle fut affligée pour son chevalier quand elle eut ouï parler de l'aventure du saint Graal, qui ne pouvait être mise à fin que par un homme chaste et vierge : tout glorieux qu'il était, elle n'était point satisfaite, elle eût voulu pour lui la gloire suprême du saint Vase. Page, c'est un passage bien beau et bien touchant que celui-là ; ne le sauriez-vous lire ?

— La fête que donna le roi Arthur pour la venue de monseigneur Lancelot fut magnifique, et dans cette journée il y eut des conversations entre tous les assistants. Il arriva que la reine Genièvre et Lancelot se trouvèrent ensemble dans l'embrasement d'une fenêtre. Ils étaient seuls, et personne ne pou-

« vaît entendre ce qu'ils se disaient. « Ah! Lancelot,
« mon ami, dit la reine, avez-vous fait attention au
« récit que monseigneur Gauvain a fait de l'aven-
« ture des Tombes de la Chapelle ruinée et à ce
« qu'il affirmait qu'un chevalier qui se serait laissé
« aller aux faiblesses de la chair ne pourrait mettre
« à fin les aventures du saint Graal? Combien je re-
« grette que vous ayez perdu tout le mérite de vos
« exploits terrestres! Aussi pouvez-vous dire que
« vous avez acheté mon amour bien cher, puisque
« pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez
« jamais recouvrer. C'est une grande faute que j'ai
« faite! Dieu vous avait créé le plus beau et le plus
« gracieux de tous ceux du monde, il vous avait
« accordé la grâce de pouvoir prétendre à l'accom-
« plissement des aventures du saint Graal, et vous
« l'avez perdue par notre union. Mieux vaudrait
« que je ne fusse jamais née... » Oui, certes, ma-
dame, elle fut bien digne d'amour, la douce reine
Genièvre, qui sut si généreusement parler. Aussi
Lancelot l'aima bien, et il ne lui fut, je crois, in-
fidèle qu'une seule fois et sans le vouloir, quand la
vieille Brisanne, au moyen d'un breuvage, l'eut in-
troduit dans le lit de la fille du roi Perlès. Il crut te-
nir dans ses bras la reine Genièvre, et, quand au
matin il reconnut son erreur, il entra dans une si
grande colère qu'il tira son épée et voulait tuer la
noble pucelle; et il l'eût fait, madame, si elle ne se

fût jetée suppliante et demi-nue hors du lit : il ne put se résoudre à détruire tant de beautés, et s'en alla en la recommandant à Dieu. Et il fallait bien qu'il fût infidèle cette fois, pour que de l'union du plus brave des chevaliers avec la plus belle des pucelles naquît Galaad, depuis appelé Perceval, lequel, demeurant vierge toute sa vie volontairement, mit fin aux aventures du saint Graal et s'assit au périlleux siège de la Table-Ronde, où jamais chevalier n'avait pu prendre place sans être frappé de mort. On vit bien encore combien Lancelot aimait la reine, lorsque, faussement accusée d'avoir empoisonné un chevalier de la Table-Ronde, condamnée, abandonnée de tous, elle allait périr : Lancelot parut comme son champion, fut vainqueur et la sauva. Et elle, voulant se perdre pour qui l'avait sauvée, ne cacha plus rien : ils s'aimèrent follement, aux yeux de tous. Une nuit, on les surprit; le roi voulut emprisonner Lancelot : mais Lancelot s'échappa, emmena la reine et battit le roi... Madame, vainqueur et possédant sa douce amie, pourquoi la rendit-il au roi ?

— Beau page, c'est qu'il savait aimer, et il ne voulut pas que, pour lui, elle perdit son titre de reine et sa réputation de femme. Aussi voyez comme il sut bien mentir et dire au roi : « Sire, « si je l'avais aimée de fol amour, ainsi qu'on vous « l'a fait entendre, je ne vous l'aurais jamais ren-

« due, et par aucune force n'aurez-vous pu la ra-
« voir. » Pour la discrétion envers les dames, aussi
bien que pour la modestie, le mensonge est per-
mis au bon chevalier, encore qu'il lui soit rigou-
reusement défendu en toute autre occasion. Lan-
celot fit donc sagement en rendant Genièvre à son
époux, et plus sagement encore firent-ils tous deux
quand ils vinrent à repentance et que lui se fit er-
mite et elle religieuse.

— Oui, madame, quand ils furent vieux. »